

Recherches sociographiques



Maurice LEMIRE et Denis SAINT-JACQUES (dirs), *La Vie littéraire au Québec, tome 3, 1840-1869. Un peuple sans histoire et littérature*

Antoine Sirois

Volume 38, Number 3, 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057162ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057162ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sirois, A. (1997). Review of [Maurice LEMIRE et Denis SAINT-JACQUES (dirs), *La Vie littéraire au Québec, tome 3, 1840-1869. Un peuple sans histoire et littérature*]. *Recherches sociographiques*, 38(3), 553–556.
<https://doi.org/10.7202/057162ar>

Darveau, avec les raisons de leur choix. Un parallèle est établi entre Darveau et l'imprimeur Côté, son principal concurrent, tableau révélateur à l'appui. Avec précautions, l'article explique aussi le flottement terminologique entre imprimeur et éditeur, au XIX^e siècle. Il se réfère à une lettre adressée à Henri Raymond Casgrain pour démontrer l'importance de la qualité du papier dans le prix fixé par l'imprimeur. Le type de livres imprimés par Darveau est détaillé, et la collaboration suivie entre Léon Provancher et Darveau est dépeinte. Un passage concerne Darveau, imprimeur de journaux. Une amorce de la résolution de l'énigme du mystérieux C. Darveau proposée en conclusion est fort pertinente.

Un article réussi de Gilles GALLICHAN traite du *Catalogue d'ouvrages sur l'histoire de l'Amérique* de Georges-Barthélémi Faribault. Après quelques réflexions sur la bibliographie comme genre, il met en place une biographie de Faribault, insistant sur les aspects qui l'ont amené à travailler à son catalogue. Une instructive genèse de l'ouvrage montre l'apport d'une collection nationale à Québec dans le projet, de même que l'utilité des conseils de Jacques Viger dans l'élaboration du livre. Les différents états de texte sont bien décrits, comme les difficultés rencontrées. Gallichan traite enfin de l'ouvrage comme tel, décrivant son contenu et ses particularités. La fortune de l'auteur est bien illustrée, surtout par l'influence que le livre a exercée sur certaines personnalités : F.-X. Garneau, J.-B.-A. Ferland, Henri Raymond Casgrain. Il convient également de vanter l'annexe sur les sources qu'a utilisées Faribault dans son catalogue, sorte d'utile bibliographie commentée.

Le recueil se termine par un index des noms et sujets abordés.

Ce collectif, au-delà d'un hommage bienvenu à Claude Galarneau, offre donc l'avantage de proposer des réflexions, des interrogations, des conclusions inscrites dans la mouvance des recherches de l'historien de l'imprimé ou prolongeant ses travaux.

Frédéric DURAND

Département de français,
Université du Québec à Trois-Rivières.

Maurice LEMIRE et Denis SAINT-JACQUES (dirs), *La Vie littéraire au Québec, tome 3, 1840-1869. Un peuple sans histoire ni littérature*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, 671 p.

Le troisième volume de cette collection, comme les deux précédents, étonnera probablement ceux qui gardent leurs souvenirs de collègue sur l'étude de la littérature. Ce qu'on appelle aujourd'hui l'histoire littéraire se différencie de façon notable de l'histoire de la littérature qui ne traitait que des auteurs et des œuvres. Comme le spécifie bien sa présentation, le livre « tente de cerner le fait littéraire non seulement grâce à l'examen des textes eux-mêmes, mais aussi par l'analyse du

processus de leur production et de leur réception » (p. IX). Il se penche sur les conditions d'émergence et le cheminement par lequel la littérature acquiert son autonomie et sa reconnaissance sociale.

La période parcourue ici va de 1840 à 1869. Les autres périodes couvertes et à couvrir s'étendent de 1764 à 1805, de 1806 à 1839, de 1870 à 1894, de 1895 à 1915 et de 1916 à 1933. Cette étude monumentale est rendue possible grâce à l'abondante documentation cumulée pour la publication du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, en six volumes à ce jour.

La période 1840-1889 porte sur un moment crucial de l'évolution du Québec en raison de l'Acte d'Union du Haut et du Bas-Canada en 1840. Le présent ouvrage répond alors à la célèbre allégation du Rapport Durham, qu'il porte du reste en épigraphe : « Un peuple sans histoire ni littérature ».

Certains, et encore dans des œuvres relativement récentes, sont portés à penser que les littératures des pays colonisés doivent se situer, lors de la séparation de ceux-ci avec la mère-patrie, dans la continuité de la littérature-mère, la française en l'occurrence. Ils donnent ainsi l'impression que les jeunes littératures sont toujours en décalage par rapport aux littératures européennes. La question n'est pas aussi simple, la jeune nation étant souvent aux prises avec des nécessités élémentaires et vitales qui ne favorisent pas nécessairement la formation rapide d'un milieu intellectuel autochtone. La croissance de la littérature est liée à une infrastructure sociale et culturelle, à des circonstances plus ou moins propices à la production, à la diffusion (journaux, revues, maisons d'édition, librairies...), à la consécration par la critique et à la réception par des clientèles aux attentes idéologiques ou esthétiques variées. Les conditions économiques, sociales, politiques, surtout dans des pays en développement, jouent aussi un grand rôle.

La Vie littéraire au Québec relève toutes ces dimensions. Le chapitre 1 évoque les déterminations étrangères du champ littéraire, car Paris s'affirme toujours comme capitale du goût et de la pensée. Les courants littéraires français, le romantisme au départ, trouvent au Québec un écho très favorable, ainsi que le rationalisme scientifique et réaliste, et l'ultramontanisme. Le chapitre 2 rappelle les conditions générales du pays, politiques, économiques, éducatives, linguistiques et la montée progressive du pouvoir du clergé à la suite de la défaite des Patriotes. Quant au chapitre 3, il nous fait parcourir le champ littéraire comme tel : ses acteurs avec leurs études, leurs professions, leurs fonctions et leurs regroupements dans des mouvements ou institutions littéraires. La diffusion de la littérature, grâce aux périodiques ou recueils, aux maisons d'édition, aux librairies et aux bibliothèques, fait l'objet du chapitre 4.

Les productions littéraires elles-mêmes sont abordées dans les deux chapitres suivants : la prose d'idée d'abord qui comprend des éléments aussi divers que l'histoire, les biographies, l'éloquence, les pamphlets, les chroniques, et ensuite les textes de l'imagination et de la subjectivité : la poésie, le roman, le conte et la légende, les récits de voyages, les écrits intimes. La parution de *L'Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* de François-Xavier GARNEAU constitue

l'événement majeur de la période traitée. Enfin, le dernier chapitre porte sur la réception de la littérature.

On peut constater que l'entreprise a de l'envergure et qu'elle est fort bien fouillée dans tous les aspects qui, à l'interne et à l'externe, ont rapport à la littérature. Le lecteur prend conscience que la notion même de littérature a évolué depuis le dix-neuvième siècle, alors que l'histoire, par exemple, en faisait partie.

Comme le signale la conclusion, l'époque qui va de l'Union des deux Canadas à la Confédération marque un tournant décisif pour la littérature canadienne qui commence à s'imposer. L'appel alors à défendre la nation menacée dans son identité « agit comme un puissant facteur de mobilisation pour les activités intellectuelles [...]. La littérature est canadienne, on sent qu'il le faut » (p. 543). À la dimension nationaliste s'ajoutent divers autres courants idéologiques qui s'affrontent : libéralisme, conservatisme, ultramontanisme, régionalisme, parisianisme.

Une bibliographie abondante et une chronologie détaillée « Bas-Canada-Occident » couronnent la vaste étude de plus de 600 pages.

À la lecture, on se rend compte qu'une jeune littérature séparée de la littérature-mère connaît vraiment une évolution propre qui va de l'imitation à l'émancipation. Elle accède à une identité tant au point de vue du contenu qu'à celui de la langue et de la forme. Elle est dépendante aussi des époques qu'elle traverse, que ce soit l'agrarie ou l'industrielle comme peuvent en témoigner des œuvres comme *Jean Rivard* et *Bonheur d'occasion*. Le développement de la littérature canadienne-française semble coïncider avec celui des littératures des jeunes pays colonisés qui se sont dégagés de la France, de l'Angleterre ou de l'Espagne.

Étant donné que la chronologie retient les dates majeures du Bas-Canada et de l'Occident, dont les États-Unis, ne pourrait-elle pas aussi inclure les dates de publication de livres significatifs du Canada anglais qui connaît une évolution parallèle ? Cela permettrait de dégager ce qui est vraiment spécifique au Québec en littérature. On repère des coïncidences jusque vers les années soixante, ce qui fait, par exemple, que le roman du terroir comme le roman historique ne sont pas l'apanage du Québec. Du même coup, il serait possible de vérifier que la méfiance entretenue au Québec envers le roman par la bourgeoisie et le clergé se retrouve aussi pour les mêmes groupes au Canada anglais. J'extraits ce passage de *Literary History of Canada* : « When the Toronto Public Library opened in 1882, the guardians of public morality and the public purse tried to prevent fiction from being placed on the shelves. They argued that fiction led readers into sloth ; [...] it sapped the moral fiber » (Gordon ROPER, « New Forces : New Fiction (1880-1920) », *Literary History of Canada*, dans : Carl F. KLINCK (dir.), Toronto, University of Toronto Press, 1965, p. 272). Des facteurs communs plus larges, liés à une époque donnée, conditionnent les comportements.

Retenons que *La Vie littéraire au Québec* constitue l'étude la plus exhaustive et la plus solide parue à ce jour et devient une référence incontournable non seulement

pour les littéraires, mais aussi pour tous ceux qui, dans diverses disciplines, s'intéressent à l'histoire des idées et des idéologies.

Antoine SIROIS

*Département des lettres,
Université de Sherbrooke.*

Florian SAUVAGEAU (dir.), *Les politiques culturelles à l'épreuve. La culture entre l'État et le marché*, Sainte-Foy, Institut québécois de recherche sur la culture, Les Presses de l'Université Laval, 1996, 202 p.

Ce livre, sous la direction de Florian Sauvageau, aborde un domaine crucial de la vie sociale de cette fin de siècle : la place des arts et de la culture, leur viabilité, leur autonomie à l'égard des autorités publiques et privées, leur nécessité dans un contexte de mondialisation, leur particularité, leur différence du divertissement commercial, enfin, la position des cultures dites périphériques par rapport aux dominantes. Ces questions concernent les sociétés actuelles aussi bien d'Europe de l'Est ou de l'Ouest, que les pays en voie de développement et ceux dits avancés. On pourrait s'étonner que des questions identitaires, sources de différences et de distinctions, se posent de façon semblable dans différents pays ; il y a en effet convergence et similarité en matière de production et de diffusion des arts et de la culture, et tout particulièrement en ce qui concerne la relation de la culture à l'État.

Ivan BERNIER et Jean-François LAMOUREUX dans un premier article intitulé « Les politiques culturelles du Canada et du Québec, l'Organisation mondiale du commerce (OMC) et l'Accord de libre-échange nord-américain (ALENA) » abordent la question de la « globalisation » des marchés pour voir comment un État s'en accommode malgré la menace de perte d'identité nationale. Traitant ici du pouvoir d'attraction du géant américain face au Canada, l'analyse des auteurs s'applique néanmoins à bien d'autres cas et situations. L'historique des accords dans le domaine culturel, de la Commission Aird (1929) à ceux du GATT (1995), nous fait assister aux frictions entre les règles relatives au commerce international et les interventions intérieures, sur le plan national. L'objectif des auteurs est de dégager une « perspective réaliste sur la marge de manœuvre des gouvernements en ce qui a trait à la culture à l'heure de l'ouverture des marchés ». Ils démontrent comment ce qui fut pris en décembre 1993 pour une victoire de la Communauté européenne, qui cherchait à protéger son industrie de l'audiovisuel, n'en fut pas une, que le *statu quo* prédomine, que les États-Unis ont empêché l'insertion d'une clause d'exception ou de spécificité culturelle et que rien ne les empêchera de revenir à la charge sur cette question. Les Américains perçoivent la volonté de souveraineté culturelle du Canada comme un déguisement pour le protectionnisme. Dans le texte final de l'ALENA, la portée de l'exemption culturelle est élargie aux industries culturelles. La question est de s'entendre : les produits culturels sont-ils des produits différents